

LE PAYS DE FRANCE



LE "TOUR DE PARIS A PIED"
est une épreuve sportive qui réunit toujours de nombreux concurrents : cette année ils étaient 120. C'est Carpentier que l'on voit ici leur donnant le départ, en présence d'une foule enthousiaste, à la Grande Roue. La course, représentant un trajet de 42 kil. 300, fut gagnée en 2 h. 56, par Henri Siret.

AU FORT 9

RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL

CHAPITRE VIII

RUSES DIVERSES DE PRISONNIERS
(Suite)

L'homme se mit à rire :

— Donnez-moi votre veston, votre chapeau, la cravate et le reste, dit-il ; et je vous réponds bien que les Boches n'iront pas les dénicher là où je vais les placer.

Il sortit, après s'être assuré que le couloir était vide et qu'aucun Boche ne se montrait à l'horizon.

Une demi-heure plus tard, tous les prisonniers étaient rassemblés dans la cour pour l'appel du matin, car on faisait l'appel au fort Prinz Karl. La cérémonie terminée, l'officier boche qui y avait assisté — c'était le commandant en second du fort — s'approcha de moi et me dit très poliment :

— Monsieur, je vous serais obligé de vouloir bien me remettre les effets civils que vous portiez lorsque vous êtes arrivé ici cette nuit.

Je pris mon air le plus étonné en même temps que le plus candide :

— Comment, fis-je, est-ce que vous ne les avez pas ?...

— Mais non, répondit le Boche. On vous les avait laissés pour vous conduire à votre chambre.

— C'est exact, expliquai-je ; on me les avait laissés. On avait eu tort.

— Pourquoi cela ?

Le pauvre Boche commençait à manifester de l'inquiétude.

— Oh ! c'est très simple, expliquai-je. Votre feldwebel n'avait pas jugé à propos de me donner des draps. Pourachever la nuit, je me suis roulé dans mes couvertures, et étendu sur mon matelas ; et pour ne pas souffrir du froid j'ai mis en outre mes effets sur moi. Ce matin, je me suis réveillé transi, et j'ai constaté que mes effets avaient disparu. J'ai supposé que c'était le feldwebel qui était venu les chercher. Est-ce que ce n'est pas lui ?...

A cette question innocente, le Boche ne daigna pas répondre ; il se recueillit une seconde, puis la colère le prit, et d'un ton hargneux :

— Alors, hurla-t-il, c'est bien compris ?... Vous refusez de me donner ces effets civils ?

— Comment pourrais-je le faire, puisque je ne les ai plus ? J'ai dû ce matin avoir recours à un camarade et lui demander de me prêter cette tenue. D'ailleurs, j'ai bien l'intention de me plaindre et d'adresser une réclamation contre mon voleur inconnu.

C'en était trop ! Le Boche se fit cassant et il menaça ; je m'y attendais.

— Monsieur, fit-il nettement, la kommandatur va être informée.

— C'est votre droit, et même un peu votre devoir.

— Nous voulons ces effets, et nous les aurons. Nous allons fouiller toutes les chambres.

— Si vous y tenez, plaisantai-je, cela ne me gêne pas.

Tous les officiers du fort furent immédiatement prévenus par moi que des perquisitions pourraient avoir lieu, et qu'ils allaient à mettre en sûreté les objets qu'ils tenaient à dérober aux investigations des Boches ; puis je fis venir l'ordonnance avec laquelle je m'étais entendu. J'avais un petit remords, en effet ; je craignais qu'au cours de la fouille on ne vînt à trouver en sa possession les effets que je lui avais confiés.

Mais dès les premiers mots que je prononçai à ce sujet, le soldat m'arrêta :

— Faut pas vous en faire, affirma-t-il ; vous pouvez être rassuré. Les Boches sont des idiots et je ne cours aucun risque. Ce n'est pas là où sont vos effets qu'ils s'aviseront jamais d'aller les chercher.

Voir les nos 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258 et 259 du *Pays de France*.

— Et où les avez-vous donc mis ?

— Dans leur propre magasin, au milieu de leurs sales frusques. Par exemple, si je vous les rapporte un jour, il ne faudra pas oublier de les faire désinfecter.

Je serrai cordialement la main du brave garçon ; mais avant la fin de la semaine on me transférait dans une autre prison. J'ai eu, depuis, la consolation d'apprendre qu'un bon camarade avait utilisé les effets que j'avais dû abandonner à contre-cœur.

CHAPITRE IX

MOYENS INÉDITS D'ÉVASION

Relaterai-je toutes les évasions ou toutes les tentatives d'évasion des prisonniers du fort 9 ? La chose ne m'est pas possible ; un gros volume ne les contiendrait pas toutes ; il y en a trop ; et je suis obligé de me restreindre en me bornant à citer celles-là seulement qui se distinguent par quelques particularités inédites, soit au moment du départ, soit en cours de route.

C'est ainsi qu'au mois de juillet 1917, les prisonniers ayant l'autorisation d'installer sur les talus du fort de petites tentes sous lesquelles ils pouvaient s'étendre ou travailler à l'ombre, il vint à l'idée de certains de creuser le talus et d'y faire sous une tente un trou assez spacieux pour que plusieurs camarades pussent s'y introduire et y tenir sans trop de gêne. Le trou, naturellement, était bouché avec des planches recouvertes de mottes de gazon ; et, les tentes restant dressées pendant la nuit, l'ensemble échappait aux investigations des rondes qui exploreraient les talus lorsque les prisonniers avaient réintégré leurs casemates.

Deux officiers russes, un soir, s'introduisirent dans le trou ; ils espéraient pouvoir en sortir ventre en évitant les sentinelles, et passer le fossé à la nage ; mais ils furent surpris lorsqu'ils allaient se mettre à l'eau.

Un officier, le capitaine Popelin, resta pendant vingt-quatre heures allongé dans l'herbe haute ; les Allemands croyaient qu'il avait quitté le fort depuis la veille, sans qu'ils sussent de quelle manière, et qu'il était déjà loin, lorsque par hasard le cuisinier boche, pour parler à une sentinelle, coupa au court en passant dans l'herbe, malgré la défense faite, et vint buter dans notre camarade.

Parfois, aux gares, les employés chargés de distribuer les billets se montraient soupçonneux ; c'était alors que l'évadé devait faire preuve de beaucoup de présence d'esprit afin d'éviter une arrestation immédiate.

Le lieutenant Lelong, pendant l'hiver de 1917-1918, avait réussi à prendre la clef des champs ; il était en civil ; mais n'ayant pu se procurer de coiffure appropriée, il portait simplement un chapeau d'alpinitalien. Ce chapeau, à la rigueur, pouvait convenir, mais sa forme, néanmoins, attirait l'attention, n'étant pas de celles que l'on rencontre communément en Bavière.

Lelong, donc, se rendit à pied à une petite gare des environs d'Ingolstadt ; et là, dans un allemand assez correct, il demanda un billet pour Ratisbonne.

— Nein ! (Non !) répondit sèchement le préposé aux billets.

— Und warum denn ?... (Et pourquoi donc ?) s'écria le lieutenant Lelong.

— Ich gebe den Russen keine Fahrkarte, expliqua l'autre. (Je ne donne pas de billet de chemin de fer aux Russes.)

A cause de sa coiffure, qui lui semblait un tantinet bizarre, il avait pris Lelong pour un des soldats russes qui étaient employés chez les cultivateurs de la région !

Un peu estomaqué, Lelong tira une cigarette de sa poche, pria l'employé de vouloir bien lui passer du feu à travers le guichet et, son sang-froid revenu :

— Ich komme bald zurück, fit-il ; und Sie werden sehen dass ich ein echter Bayer bin... (Je vais revenir, et vous verrez bien que je suis un pur Bavarois.)

Et, sans plus attendre, il sortit de la gare et s'éloigna rapidement.

Certains ont pu sortir du fort en plein jour, à la barbe des sentinelles dont aucune ne songea à intervenir. L'évasion du capitaine Derache et du lieutenant Forestier peut être considérée comme un modèle de cette façon d'opérer.

Le 25 décembre 1917, à midi, les cours et les couloirs du fort étaient vides, comme d'habitude, tous les prisonniers étant à table. Le froid était rigoureux ; aucun Boche ne circulait, et, seules, les sentinelles étaient à leur poste. Depuis plusieurs jours déjà une épaisse couche de glace recouvrait l'eau des fossés.

Derache et Forestier avaient réussi à se procurer deux tenues, l'une de sous-officier, l'autre de soldat boche. Ils les passèrent par-dessus des effets civils ; puis Derache, le pseudo sous-officier, prit un carnet à la main, tandis que Forestier mettait dans sa poche un mètre pliant et se chargeait d'un pic.

Ils quittèrent leur chambre, traversèrent les cours sans rencontrer personne, grimpèrent sur les talus et, de là, ouvertement, sans prendre aucune précaution, comme des gens qui n'ont pas à se cacher, qui savent où ils vont et ce qu'ils ont à faire, dévalèrent la pente raide qui aboutissait au fossé et s'engagèrent sur la glace.

Les sentinelles, à droite et à gauche, à trente mètres, les regardaient placidement.

Ils firent quelques pas ; puis Forestier se mit à genoux et, à coups de pic, creva la couche de glace. A l'aide de son mètre, qu'il tira de sa poche, il en mesura ensuite l'épaisseur et l'indiqua à Derache qui inscrivit gravement le renseignement sur son carnet. Forestier se releva ; les deux compères gagnèrent un peu vers la campagne, et recommencèrent l'opération. Au quatrième ou cinquième arrêt, ils avaient atteint le bord opposé du fossé ; ils étaient à l'extérieur du fort.

Au lieu de revenir sur leurs pas, ils s'éloignèrent à une allure paisible, suivant le petit sentier qui contournaient le fort. Ils entrèrent dans un bosquet qui se trouvait sur leur chemin ; les sentinelles les perdirent de vue. D'ailleurs ces sentinelles, attentives à leur tâche, n'avaient nullement à se préoccuper de ce que pouvaient faire un sous-officier et un homme appartenant à l'administration du fort, comme ceux qui venaient de se livrer à une besogne peut-être étrange, mais certainement ordonnée et motivée.

Quelques minutes plus tard, deux civils, assez correctement vêtus, sortaient du bosquet et se dirigeaient vers la gare d'Ingolstadt où ils prenaient leurs billets pour Nuremberg. Malheureusement pour eux, ces civils échangèrent, paraît-il, quelques mots en français ; on les arrêta, on fut vite fixé sur leur identité, et le général Peter, commandant les camps de prisonniers de la ville, fut aussitôt informé que deux évadés du fort 9 venaient d'être repris au moment de monter dans le train.

(A suivre.)

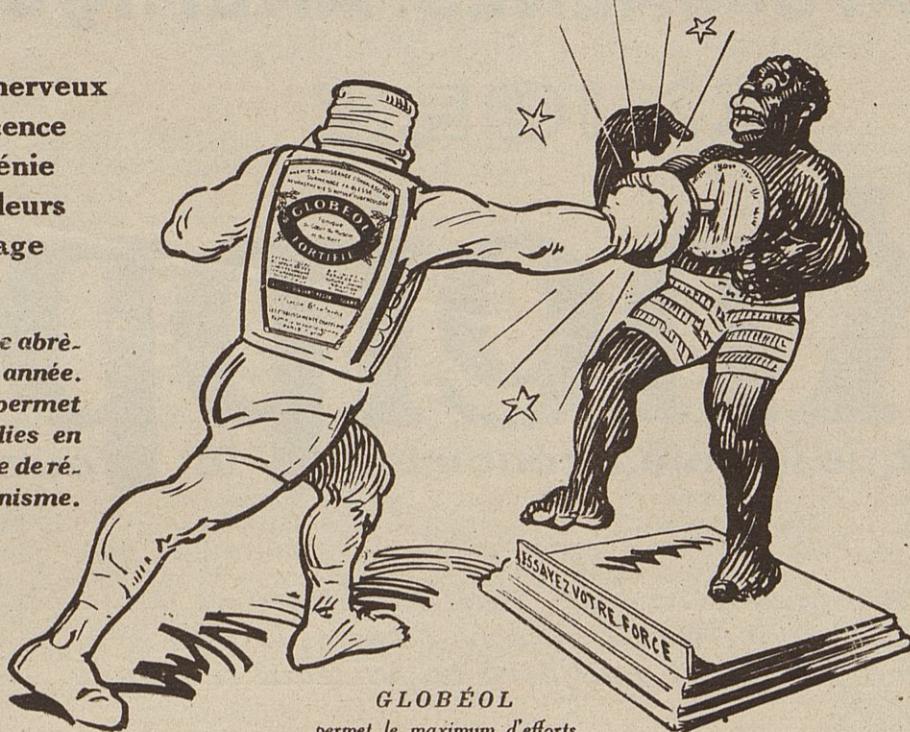
GLOBÉOL

donne de la force

Epuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Pâles couleurs
Surmenage

Un mois de maladie abrège votre vie d'une année. Le GLOBÉOL permet d'éviter les maladies en augmentant la force de résistance de l'organisme.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910.



GLOBÉOL
permet le maximum d'efforts

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le *Globéol* est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et les nerfs.

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

Le demi-flacon, f^{co}, 4 fr.; Le flacon, f^{co}, 7 fr. 20; les trois, f^{co}, 20 fr.

GYRALDOSE

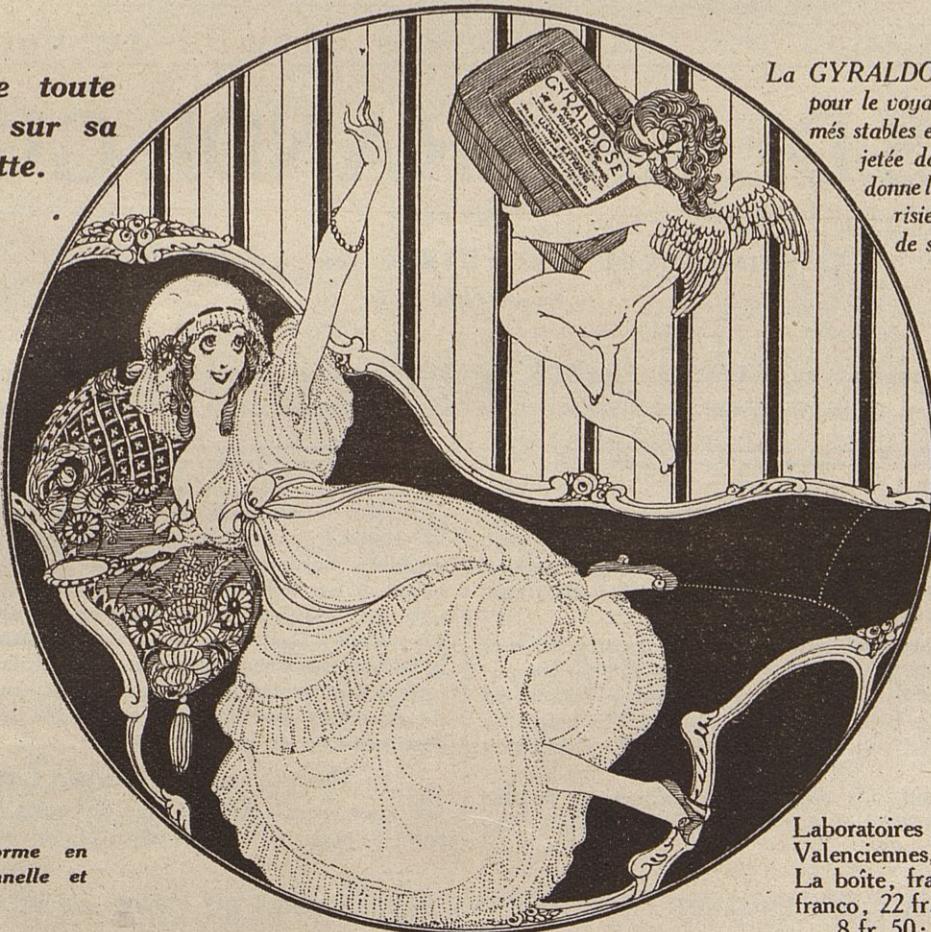
pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

La GYRALDOSE est un produit antiseptique, non caustique, désodorisant et microbicide, à base de pyrolisan, d'acide thymique, de trioxyméthylène et d'alumine sulfatée. Se prend matin et soir par toute femme soucieuse de son hygiène.

Odeur très agréable.
Usage continu très économique.
Ne tache pas le linge.
Assure un bien-être très réel.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.



La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. — Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne.

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale. Dans tout ce qui existe, et a été préconisé jusqu'ici, il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »

D^r DAGUE,
de la Faculté de Bordeaux.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 6 francs; les quatre, franco, 22 fr. La grande boîte, franco, 8 fr. 50; les trois, franco, 24 fr.

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le **Kneipp**
Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE** avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

*Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.*

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 27 Septembre au 4 Octobre



LE TRAITÉ de paix avec l'Allemagne a été ratifié, le 2 octobre, par la Chambre des députés, qui en avait commencé l'examen le 26 août.

Les nombreuses imperfections de l'acte qui va désormais servir de base à nos relations avec la nation allemande ont été exposées sans bienveillance par des orateurs de tous les partis, au cours des longues séances consacrées à sa discussion. Ce n'est assurément pas là le traité que la France était en droit d'imposer ; il faut pourtant que nous nous en contentions : il dépend de nous d'en tirer le meilleur parti, et de « gagner la paix » après avoir tout fait pour « gagner la guerre ».

La ratification n'a pas été prononcée à l'unanimité par nos représentants ; c'est par 372 voix contre 53 qu'elle a été votée, 73 députés s'étant abstenus.

Sur les 53 qui ont voté « contre », on compte 49 socialistes, 3 socialistes nuancés et 1 député de l'Entente républicaine démocratique. Sur les 73 qui se sont abstenus, 33 sont socialistes, 18 radicaux-socialistes, 4 républicains socialistes, 12 républicains de nuances diverses, 3 membres de la droite et 2 indépendants : M. Paul Deschanel est parmi les 73 abstentionnistes, 20 députés étaient absents.

La ratification, pour être définitive, doit être maintenant votée par le Sénat, ce qui aura lieu vraisemblablement sans difficultés. Les Chambres ont encore à statuer sur le projet de loi fixant la date de la cessation des hostilités, qui serait celle du quinzième jour qui suivra la promulgation à l'*Officiel* de la loi par laquelle a été ratifié le traité de paix.

Disons enfin que si la Chambre n'a pas accordé sans critiques la ratification du traité de paix, par contre, dans la même séance, elle a adopté sans débat, et à l'unanimité de 501 votants, le projet de loi portant approbation des traités conclus à Versailles, le 28 juin 1919, entre la France et les Etats-Unis et entre la France et la Grande-Bretagne, concernant l'aide à donner à la France en cas d'agression allemande non provoquée.

Il s'agit maintenant des élections : le gouvernement propose de fixer au 30 novembre la date d'expiration des pouvoirs de la Chambre : les élections législatives auraient lieu dès le 9 ou le 16 du même mois ; elles précéderaient les élections municipales et celles des conseils généraux.

Quoique chez nous on soit à la veille de proclamer la cessation de l'état d'hostilités avec l'Allemagne, il y a beaucoup d'Allemands qui se croient toujours en guerre avec l'Entente, et von der Goltz est du nombre.

Le Conseil suprême a chargé le maréchal Foch de notifier au gouvernement allemand, pour la dernière fois, l'ordre de retirer ses troupes des provinces baltiques ; et à la date du 30 septembre on annonçait de Berlin que le rappel de von der Goltz était officiellement décidé. Mais ce général ne paraissait nullement disposé à rentrer en Allemagne avec ses divisions. D'ailleurs, une partie de ces troupes — dit-il — s'est libérée elle-même du service et s'est engagée dans les armées russes, bolchevistes ou autres. Un journal socialiste allemand a pu annoncer, le 2 octobre, qu'un complot de restauration monarchique se fomentait en Courlande et en Lituanie, restauration à laquelle l'armée de von der Goltz donnerait son concours. Ce dernier aurait sous ses ordres, en pays baltes, une centaine de mille hommes, et ce nombre se grossirait journallement de volontaires recrutés en Allemagne. D'après ce journal, la *Freiheit*, les généraux antibolcheviks, ayant accepté la collaboration des Allemands, négocieraient avec les Polonais afin que ceux-ci ne s'opposassent pas aux opérations que les troupes de von der Goltz entreprendraient en vue de réaliser leur liaison avec l'armée de Denikine. Les Polonais recevraient des compensations territoriales en Ruthénie blanche et en Lituanie, en échange des facilités qu'ils laisseraient aux Russo-Allemands. D'ailleurs le gouvernement allemand, ne se trouvant pas assez fort pour assurer le retour de ses troupes, a proposé à l'Entente de l'assurer elle-même et à cet effet une commission interalliée sera nommée.

Les généraux Denikine et Petlioura, que l'on croyait d'accord pour achever la campagne contre les bolcheviks, viennent maintenant, d'après des nouvelles du 5, de se déclarer la guerre.

On a annoncé à plusieurs reprises que les bolcheviks avaient entamé ici ou là des démarches en vue de faire la paix. Ces bruits trouvent leur confirmation dans l'information que voici :

Tchitcherine, commissaire du peuple pour les affaires étrangères, a fait les déclarations suivantes qui sont transmises par radio du 2 octobre :

« En ce qui concerne la paix, nos intentions sont telles qu'elles étaient lors de l'arrivée de la mission Bullitt ; nous sommes prêts à faire la paix à n'importe quel moment, pourvu que l'arrêt des opérations militaires ait lieu immédiatement sur le territoire de l'ancien empire russe et que le blocus des alliés soit levé. Ces principes généraux sont restés les mêmes. Nous n'avons pas imposé et nous ne voulons pas imposer le communisme à qui que ce soit. Le blocus nous a fait un grand tort. »

La population luxembourgeoise a été consultée par son gouvernement, par voie de référendum, sur différentes questions intéressant la vie nationale du grand-duché.

Les résultats de cette consultation sont les suivants :

La nation se prononce : pour le maintien de la grande-duchesse actuelle par 66.811 voix contre 2.175 demandant une autre souveraine ; 16.885 votants ont préféré la République. L'union douanière avec la France est demandée par 60.135 voix contre 22.242 données en faveur de l'union avec la Belgique.

Voici une audacieuse tentative de plus à l'actif de notre aviation :

L'aviateur Etienne Poulet a entrepris de réaliser la traversée aérienne Paris-Melbourne-Adélaïde. L'itinéraire que s'est tracé l'aventureux pilote passe notamment par Genève, Rome, Constantinople, Adana, Bagdad, Bombay, Calcutta, Bangkok, Batavia, suiv les côtes nord-est de l'Australie, passe à Melbourne et aboutit à Adélaïde : cela fait 21.500 kilomètres. Ce long trajet est divisé en 27 sections, dont la plus courte, celle de Gwater à Kurachi (au nord de Bombay), représente un vol de 405 kilomètres, et la plus longue, celle de Tonsville-Rockhampton-Brisbane (au-dessus de l'Australie), un vol de 1.142 kilomètres. La plus longue traversée au-dessus de la mer, de l'île Timor à Palmerston (Australie septentrionale), est d'environ 830 kilomètres.

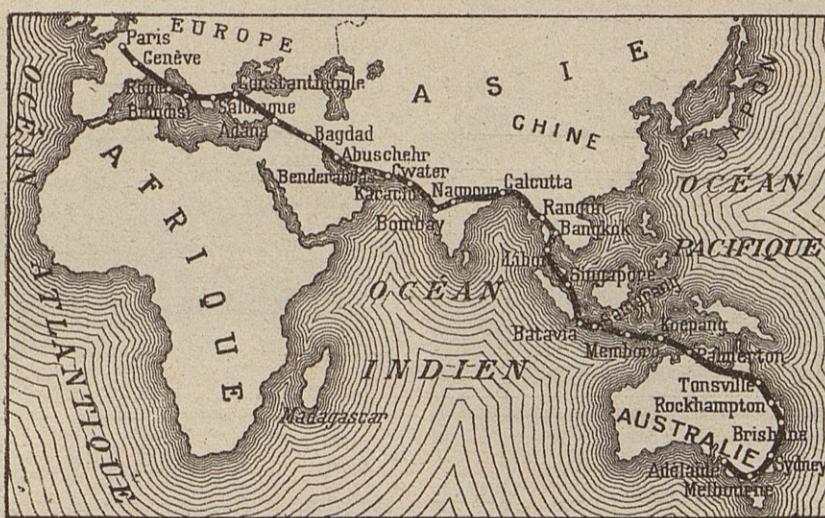
C'est sur un avion Caudron G.-4 à deux moteurs Rhône 80 HP à double allumage, que notre pilote tente cette grande aventure, avec son mécanicien Benoist. Ils emportent des pigeons voyageurs, l'avion n'étant pas muni de T.S.F., des pièces de recharge pour un moteur entier, des vivres pour une semaine et des armes, car ils peuvent se voir obligés d'atterrir, par exemple entre Adana et Bombay, entre Bangkok et l'Australie et en Australie même, en des endroits soit dépourvus de ressources, soit habités par des populations hostiles. Le ravitaillement en essence et en huile de ricin sera assuré par les autorités, aux escales prévues en territoires placés sous la domination ou le contrôle britannique.

Etienne Poulet entreprend ce long voyage sans aucun appui officiel : il en prendra tous les frais à sa charge ; et la seule consommation d'essence représente une dépense de 60.000 francs. Il espère que la réputation qu'il en retirera lui permettra d'obtenir des engagements grâce auxquels il pourra venir en aide aux enfants de feu son camarade Emile Védrennes. C'est le geste d'un brave cœur, et il faut souhaiter que le succès couronne une entreprise faite dans une si généreuse intention.

A la date du 4 octobre les deux grèves qui ont le plus retenu l'attention ces jours-ci : la grève du rail en Angleterre et la grève des spectacles en France, n'étaient pas encore terminées.

En Angleterre, le gouvernement avait pu, par de promptes mesures, pallier les conséquences de l'arrêt des trains sur tous les réseaux : mais malgré ces mesures, la situation restait difficile. Le gouvernement avait accepté d'examiner les revendications des ouvriers des transports ; mais M. Lloyd George y mettait pour condition que les cheminots reprissent immédiatement le travail. A cause de cette exigence, ou pour d'autres motifs qui n'ont pas été révélés, les délégués des syndicats intéressés avaient rompu les négociations, et l'on s'attendait à voir éclater, le 7, une grève générale de solidarité. Mais au dernier moment, le 5, les cheminots ont accepté un arrangement et le travail a repris aussitôt sur toutes les lignes.

Quant à la grève des spectacles, chez nous, elle venait seulement d'entrer dans la voie de l'apaisement. Le ministre de l'instruction publique, pris comme juve du différend entre les directeurs et le personnel qu'ils emploient à divers titres, leur avait fait accepter un accord, au moins sur les principales questions qui les divisaient. La fin du conflit était proche.



L'ITINÉRAIRE CHOISI PAR L'AVIATEUR POULET
POUR SON VOYAGE PARIS-ADÉLAÏDE

L'AUTRICHE D'HIER ET CELLE D'AUJOURD'HUI

En quittant Saint-Germain, où il venait de signer le traité de paix, le chancelier Renner disait : « Nous voilà désormais seuls avec nous-mêmes, libres de bâtir, comme bon nous semble, la maison qui nous est propre. » Le chancelier autrichien oubliait de dire que la maison qu'il se propose d'élever ne saurait avoir des dimensions considérables. L'Autriche d'aujourd'hui n'est plus l'Autriche d'hier. Sa population, autrefois de 40 millions d'habitants, n'est guère que de 6 millions et demi à 7 millions — moins de deux fois la Suisse.

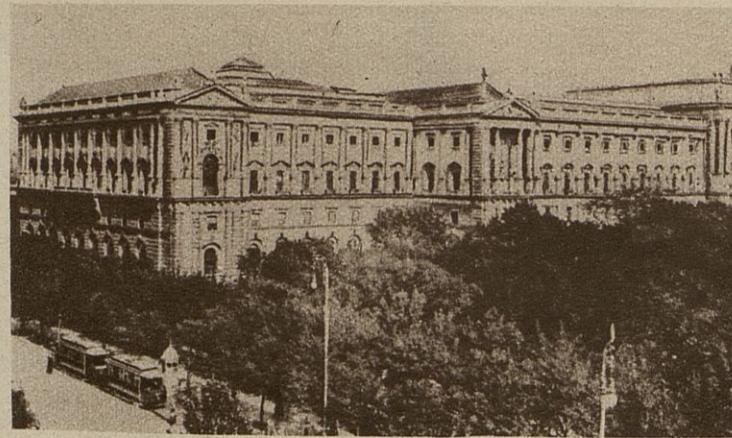
L'Autriche d'hier — celle qui déclencha la guerre — occupait sur la carte de l'Europe une superficie de plus de 600.000 kilomètres carrés. Sur ce vaste territoire, vivaient des nationalités et des races diverses : Allemands de race germanique, Magyars de race hongroise, Juifs de race sémitique, Italiens, Latins et Roumains, Albanais, Grecs, Tziganes, et les nombreux peuples de race slave : Tchèques, Slovaques, Polonais, Ruthènes, Slovènes, Serbes, Croates, Bulgares. Cet assemblage de peuples a déserté le drapeau de la double monarchie. Seuls, les Allemands font partie de l'Autriche nouvelle.

L'industrie principale de l'Autriche-Hongrie était l'agriculture. Dans les vastes plaines de la Hongrie, les blés mûrs s'étendaient à perte de vue. L'avoine, l'orge, le maïs abondaient. La pomme de terre, le tabac (Hongrie), le lin et le chanvre de Galicie venaient s'ajouter à ces richesses agricoles.

Le vin de Hongrie était et reste fameux. On en récoltait plus de 25 millions d'hectolitres en Hongrie, en Croatie, en Slavonie, en Dalmatie, dans la Bohême et la Moravie. Les vins hongrois de Tokai sont renommés dans le monde entier.

Le houblon, qui fournissait les bières exquises de Vienne et de Bohême, se cultivait en Bohême principalement.

Le bétail était abondant. Le cheptel autrichien se chiffrait par



L'EX-PALAIS IMPÉRIAL A VIENNE.

millions de têtes : 3 millions et demi de chevaux, 14 millions de bœufs, autant de moutons, 1 million et demi de chèvres, 7 millions de porcs.

Le gibier autrichien était exporté sur tous les marchés européens, entre autres les faisans de Bohême, les lièvres, les perdrix rouges.

Si le sol autrichien était propice aux exploitations agricoles, il ne l'était pas moins aux exploitations minières et métallurgistes.

Tous les métaux se trouvaient dans le sol austro-hongrois, hors le platine. L'or dans la Transylvanie et le Tyrol, l'argent, le mercure en Carniole, le fer en Styrie, où les forges abondaient. Le plomb, le zinc, l'étain y étaient exploités.

Le charbon se trouvait principalement en Bohême. Le sel en Galicie, avec les fameuses usines de Wielicza. Le soufre abonde en Transylvanie. La pierre à bâtir, le marbre s'y trouvent également en abondance.

L'industrie austro-hongroise était, avant la guerre, florissante. Les filatures de coton, de laine, de chanvre et de lin en Bohême, en Moravie et en Silésie. Le cuir viennois fournit ces mille objets qui venaient faire concurrence à nos articles de Paris.

Quant à l'industrie métallurgique, elle était à juste titre renommée. Les aciers de Styrie jouissaient d'une réputation universelle.

La faïence, la porcelaine, la verrerie occupaient de nombreux ouvriers en Bohême.

A Vienne, à Prague, à Budapest, à Graz, à Pilsen, la bière était fameuse. Les bières autrichiennes étaient envoyées dans tout l'Orient et dans le bassin méditerranéen.

Les meubles de Vienne en bois tourné s'exportaient dans le monde entier, ainsi que les instruments de musique.

Avec une industrie si développée, les exportations atteignaient, rien qu'en France, un chiffre respectable de millions de florins. Elles se répartissaient en : céréales, matières textiles et tissus, sucre, quincaillerie, verres et poteries, boissons, cuirs et peaux, etc., etc.

Bref, l'Autriche-Hongrie, avant la guerre, était un grand peuple. L'Allemagne avait rêvé de l'associer entièrement à ses destinées, créant, à cet effet, le Mitteleuropa, englobant tous les Etats slaves qui auraient gravité dans l'orbite des deux grands empires associés. Le rêve s'est évanoui. Le Danube n'est plus qu'un fleuve viennois ; il n'est plus, et ne sera jamais plus la grande route qui eût charrié vers la mer Noire les richesses austro-allemandes.

L'empire dualiste d'Autriche-Hongrie est aujourd'hui rayé de la

carte d'Europe. Les territoires austro-hongrois sont désormais sous sept sceptres différents — si le mot sceptre peut encore être employé :

1^o L'Etat allemand d'Autriche, capitale Vienne ; 2^o l'Etat magyar de Hongrie, capitale Budapest ; 3^o l'Etat slave de Tchéco-Slovaquie, capitale Prague ; 4^o l'Etat slave de Pologne, capitale Varsovie ; 5^o l'Etat slave de Yougo-Slavie, capitale Belgrade ; 6^o la Roumanie, capitale Bucarest, enfin, 7^o, l'Italie.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte de la nouvelle Autriche que nous avons publiée, pour se rendre compte du morcellement de l'empire des Habsbourg.

L'Autriche nouvelle est même la moins importante de toutes ces nations, créées sur les ruines de l'ancien empire.

La superficie de la Hongrie, telle que l'a installée le traité de paix, est en effet de 120.000 kilomètres carrés, avec une population de 11.500.000 habitants. Le nouvel Etat hongrois garde son importante production agricole, blé, maïs, betterave sucrière, vins, fruits, son important troupeau de bœufs, moutons et chevaux, sa production de laine et de lin.

La Tchéco-Slovaquie possède une superficie approximative de 120.000 kilomètres carrés, avec 9 millions d'habitants. La Tchéco-Slovaquie sera riche en houille : ses mines produiront 15 millions de tonnes de houille, 23 millions de tonnes de lignite, 1 million de tonnes de minerai de fer. Ajoutez à cela l'exploitation de la betterave sucrière, celles du lin et de l'orge pour la bière. Les usines métallurgiques de Bohême, les grandes brasseries de Prague et de Pilsen, les verreries renommées, les tissages feront de la Tchéco-Slovaquie un Etat industriel.

La Pologne a environ 300.000 kilomètres carrés de superficie et 15 millions d'habitants. Grande richesse en houille : 43 millions de tonnes ; en pétrole : 2 millions de tonnes ; tissages, métallurgie et sidérurgie, à Varsovie et à Lodz.

La Yougo-Slavie a 175.000 kilomètres carrés de superficie et



L'EX-PALAIS IMPÉRIAL A BUDAPEST.

11 millions d'habitants. Etat agricole avant tout. Mines de cuivre et de bauxite (aluminium).

La Roumanie et l'Italie formaient déjà des Etats, dont l'importance est géographiquement connue.

Et l'Autriche ? Eh bien ! l'Autriche, si puissante hier, est aujourd'hui bien au-dessous de ces Etats nouvellement créés.

La superficie approximative n'est que de 80.000 kilomètres carrés, sa population d'à peu près 6 millions et demi d'habitants. Elle a le Danube, il est vrai, et ses magnifiques mines de fer de Styrie. Elle a Vienne, capitale admirable, avec tous ses incomparables trésors d'art. Mais Vienne a un peu plus de 2 millions d'habitants. La capitale pèsera donc pour un tiers dans le poids du petit Etat. Une tête bien grosse pour un corps si frêle !

Veut-on encore quelques chiffres, établis par les statistiques récentes :

L'Autriche, avec ses 6 millions et demi d'habitants allemands, jouirait encore d'une production annuelle de fer, s'élevant à plus de 1.500.000 tonnes, auxquels on peut ajouter 15.000 tonnes de zinc et autant de cuivre.

Son industrie métallurgique pourrait encore fabriquer 500.000 tonnes de fer brut.

La production de ses mines de lignite s'élèverait à 2 millions et demi de tonnes.

Plus de 2 millions de têtes de bovins, autant de porcs, 300.000 chevaux.

Sa production en céréales n'est pas à dédaigner. Froment, seigle, orge, avoine se chiffrent par millions de quintaux, ainsi que les pommes de terre et les betteraves.

Le vin est abondant.

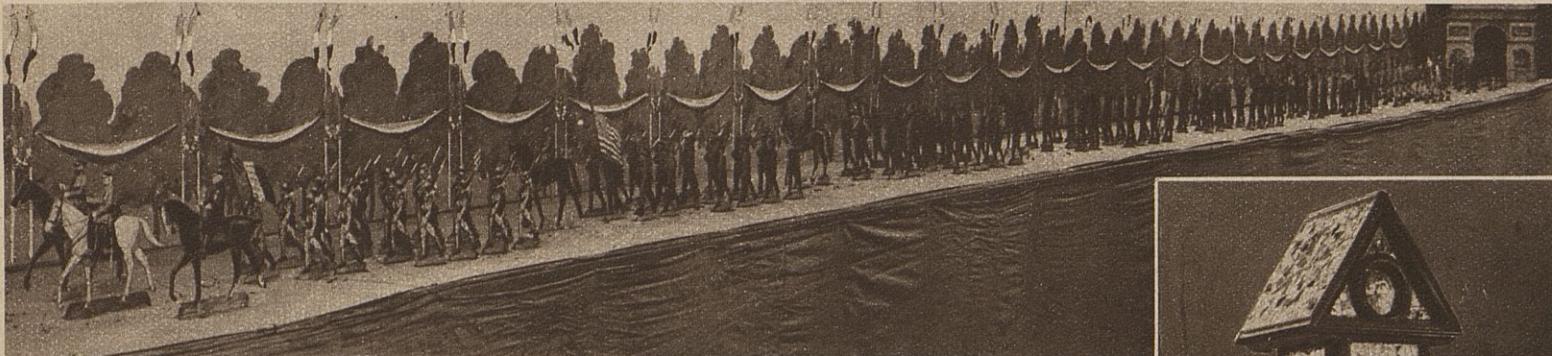
Voilà ce que l'on sait sur l'Autriche nouvelle.

Quel sera l'avenir ? Citons, en terminant, ces phrases qui sont extraites d'une déclaration du chancelier Renner :

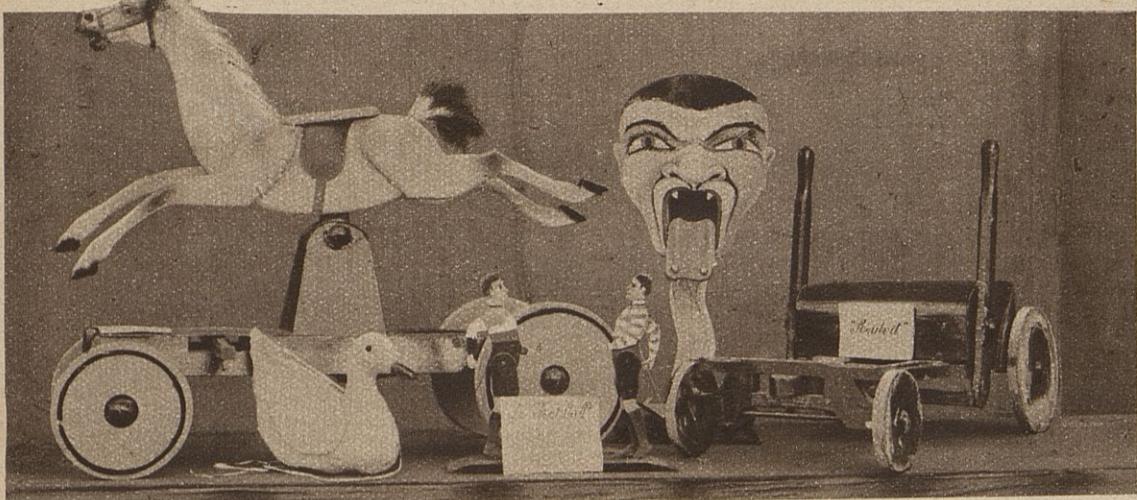
« Le malheur, disait le chancelier de l'Autriche nouvelle, nous a rendu la liberté. Il nous a affranchis du joug d'une dynastie dont, depuis trois générations, n'est issu aucun homme de valeur. Il nous a affranchis de tout lien avec des nations qui jamais ne se sont entendues ni avec nous ni entre elles. »

MAXIME VUILLAUME.

LES JOUETS AU CONCOURS LÉPINE



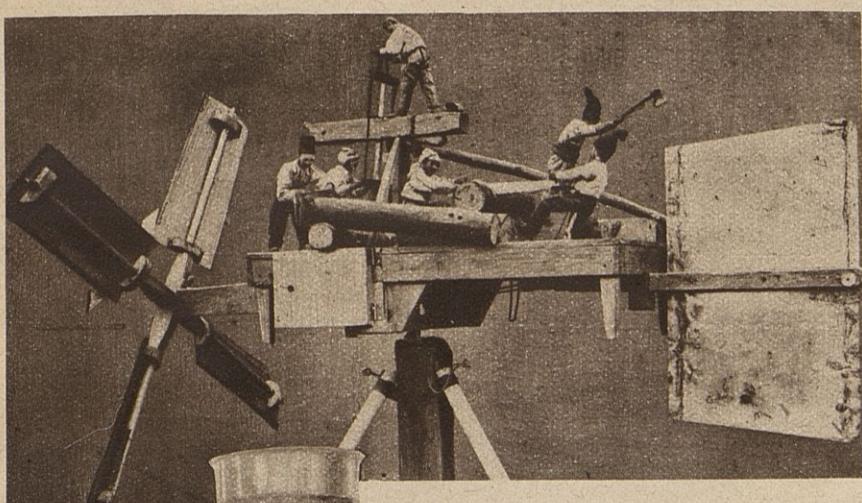
Les Fêtes de la Victoire : « Le défilé des Alliés ».



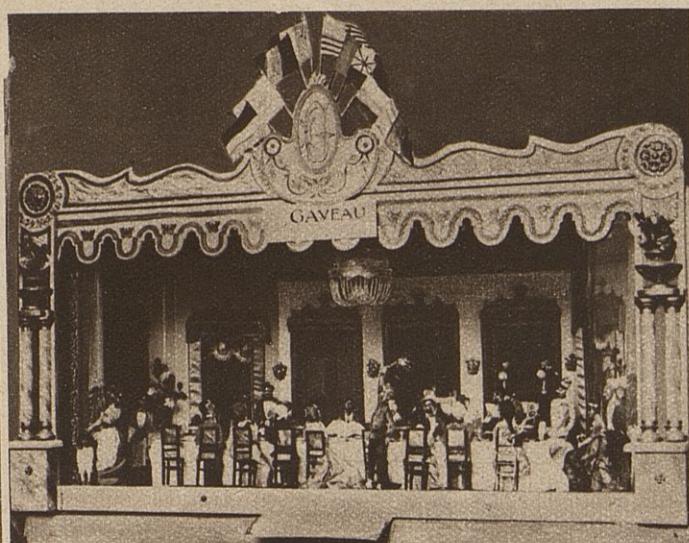
Animaux et jouets mécaniques : un « foot-ball » et un « roulvit ».



« Maison alsacienne » exécutée en bois et morceaux de faïence juxtaposés avec patience et art.



« Les scieurs de long », scène exécutée avec des moyens de fortune par un sous-lieutenant pendant sa captivité, à Bulow.



« Le repas de noces. » Cette scène n'est-elle pas amusante ? Jusque dans leurs attitudes tous ces personnages sont réussis. Le décor lui-même est parfaitement exécuté.



Le 17^e Concours Lépine vient de s'ouvrir aux Tuileries, dans la salle du Jeu de Paume. Une fois de plus nos petits inventeurs français ont réalisé des prodiges d'ingéniosité et de grâce. C'est surtout dans l'invention et l'exécution de jouets qu'ils se sont surpassés. Voici d'ailleurs quelques-unes de leurs créations qui raviront nos bambins. Voyez comme ces poupées ont de l'allure. A gauche, ces douilles d'obus ornementées feront de superbes vases à fleurs.

QU'EST-CE QU'UN BILLET DE BANQUE ?

QU'EST-CE qu'un billet de banque ?

Voilà une question qui peut paraître oiseuse à première vue, tant l'usage des billets de banque, surtout depuis l'emploi des petites coupures de 20 francs, de 10 francs et de 5 francs nous est devenu familier. Méfions-nous, toutefois, de son apparente simplicité ; ils n'en sont pas qui suscite de réponse plus compliquée.

Nous ne croyons même pas qu'il soit possible de nous faire comprendre, — de telle sorte qu'il ne reste pas la moindre obscurité dans l'esprit du lecteur, — sans commencer par le commencement, c'est-à-dire sans donner une explication de ce qu'est la monnaie en général.

Trop de personnes, en effet, la confondent avec la richesse elle-même, alors qu'elle n'est que l'un de ses éléments, à tel point que si l'ensemble des monnaies ne constitue pas l'ensemble des richesses, toute richesse, elle, est susceptible de devenir monnaie.

Mais c'est pour obvier aux inconvénients du troc, — échangé de richesse contre richesse, de marchandise contre marchandise, — que les



LA BANQUE DE FRANCE, A PARIS.

hommes, ayant atteint un certain degré de civilisation, ont décidé d'adopter quelques métaux précieux, tels que l'or et l'argent, comme le commun dénominateur de la richesse, sa mesure, sa représentation, son véhicule. C'est vraiment une grande date dans l'histoire du progrès, et qui se perd d'ailleurs dans la nuit des temps, que celle où l'on arriva à cette simplification dans les échanges. Il en résulte de telles facilités de commerce, un si grand accroissement du trafic, que le « troc » de la monnaie métallique devint à son tour difficile et onéreux, tellement il en fallut manipuler.

De simplification en simplification, on en est arrivé à l'adoption de tout un système de paiements qui ne se résolvent finalement que par le déplacement des différences et qui comprend tout l'ensemble des titres de crédit, — ce que l'on nomme la circulation fiduciaire, — lettres de change, effets de commerce de toute sorte, chèques, billets de banque, etc.

Le billet de banque est le plus ancien de ces instruments. Il semble avoir été émis, pour la première fois, en Chine, au IX^e siècle; en remplacement de la monnaie de cuivre, dont la manipulation était fort encombrante, et sur dépôt de ce métal dans les coffres publics. Plus tard, le principe fut étendu aux métaux précieux et même aux marchandises.

Jean Mandeville, qui visita la Chine en 1327, écrit dans sa relation de voyage que l'empereur « ne fait aucune monnaie, si ce n'est de cuir imprimé ou de papier. Et de cette monnaie, il y en a de plus grande et de plus petite valeur, d'après la diversité des mentions qui s'y trouvent. Et lorsque la monnaie a circulé si longtemps qu'elle commence à être usée, elle est portée au Trésor impérial et échangée pour de la monnaie nouvelle. Et cette monnaie circule dans toute la contrée et dans toutes les provinces. Car là et ailleurs ils ne font ni monnaie d'or ni d'argent ».

Les émissions de papier-monnaie finirent à cette époque par être hors de proportion avec la valeur des dépôts; il en résulte une dépréciation importante du papier, qui ruina les meilleures familles du pays et provoqua de nombreuses révoltes.

En Europe, la première monnaie de papier date de 1240. Elle fut émise par les Milanais pendant les guerres d'Allemagne. Cependant, ce fut au XVII^e siècle seulement que l'usage des « billets au porteur » se généralisa et devint définitif. La première banque d'émission fut créée en 1656 par le Suédois Palmstruck, la seconde en 1658 par l'Ecossais William Paterson. La première devait devenir dans la suite la Banque de Suède, la seconde la Banque d'Angleterre. Il est curieux de noter, en ce qui concerne cette dernière, qu'elle obtint le privilège de l'émission pour le fait que ses actionnaires avaient prêté au gouvernement, à un moment difficile, 1.200.000 livres comportant tout le capital de l'établissement.

En France, la première banque d'émission fut fondée en 1716 par l'Ecossais Law, et le souvenir des folles exagérations qu'elle fit naître et de l'immense catastrophe qu'elle provoqua est trop resté dans toutes les mémoires pour que nous insistions. Il en résulte dans notre pays, contre la monnaie de papier, une suspicion profonde, qui dura près d'un demi-siècle. C'est en 1776 seulement que fut créée la Caisse d'Escompte, véritable ancêtre de la Banque de France, qui devait être fondée plus tard, en 1803, avec le concours de Napoléon.

On devine, par ce que nous venons de dire, que le premier écueil que doit éviter une banque d'émission, c'est de lancer dans la circulation une

telle quantité de papier-monnaie qu'il n'ait plus de garantie effective et finisse par être déprécié au point de perdre partie de sa valeur, quand ce n'est pas tout.

Cependant, ce serait une erreur de croire qu'il doive toujours y avoir, dans les caisses de la banque d'émission, l'équivalent en monnaie métallique de la monnaie de papier en circulation. Il suffit qu'il y en ait suffisamment pour en garantir le remboursement à vue, étant donné que, sauf en temps de crise, on ne voit jamais les porteurs de billets se présenter tous ensemble aux guichets pour en exiger la conversion. Dans ces périodes异常, on conjure d'ailleurs le danger en recourant, pour un temps plus ou moins long, au cours forcé, dont nous dirons quelques mots plus loin.

En 1745, il fallut toute l'ingéniosité des dirigeants de la Banque d'Angleterre pour éviter qu'un manque de confiance subit des porteurs ne provoquât la chute de l'établissement. Charles-Edouard, fils du chevalier de Saint-Georges, envoyé par son père, roi d'Écosse, pour être régent, arriva à Derby, à 30 kilomètres de la capitale. Les Londoniens, pris de panique, se précipitèrent en masse aux guichets de la Banque d'Angleterre pour exiger le remboursement immédiat des billets qu'elle avait émis. Comment gagner du temps, alors que les porteurs étaient déjà menaçants dans la rue ?

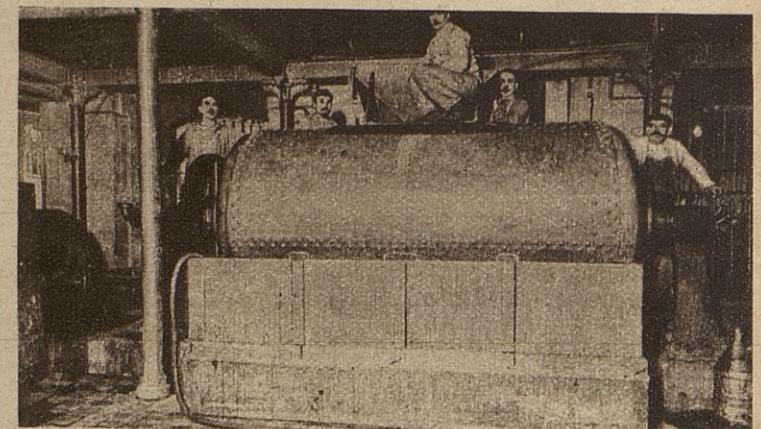
L'un des directeurs eut une idée de génie. Il envoya un certain nombre des employés de l'établissement se mêler à la foule avec la consigne de réclamer, eux aussi, le remboursement de leurs billets. Mais ceux dont on les avait nantis portaient tous l'indication d'une même série. Le directeur ouvrit alors les guichets et déclara à haute voix, sur un ton plein d'assurance, que tout le monde serait payé, mais que, pour éviter désordre et confusion, on allait commencer par le remboursement des billets de telle série et de telle valeur. Ces billets étaient, naturellement, ceux qui étaient entre les mains des employés.

Ceux-ci s'approchèrent des guichets avec une sage lenteur et firent durer le plus longtemps qu'ils purent les opérations du remboursement. Pendant ce temps la banque put s'approvisionner en espèces et rembourser effectivement les premiers porteurs réels qui se présentèrent. Les autres se dirent qu'ils avaient tort de manquer de confiance, rentrèrent tranquillement chez eux, sans rien demander, et la Banque d'Angleterre évita ainsi de faire le saut. Les billets présentés par les employés ont été conservés précieusement sous le nom de billets sauveurs et l'on peut les voir encore au musée de la banque.

Il n'y a pas de règle absolue pour fixer la proportion entre l'encaisse (or ou argent, or et argent) et la circulation, dans les bilans de banque.



M. PALLAIN
Gouverneur de la Banque de France.



L'ANCIEN APPAREIL DE BERTHELLOT POUR LA DESTRUCTION CHIMIQUE DES BILLETS.

d'émission. Pendant longtemps, on a admis qu'il pouvait y avoir trois fois plus de billets en circulation que d'espèces métalliques, c'est-à-dire que, pour 1.000 francs d'espèces, il pouvait y avoir, sans inconveniant, pour 3.000 francs de billets.

Nous touchons là à l'un des points les plus controversés par les spécialistes en matière de banques d'émission. Jusqu'à ces derniers temps, des lances ont été rompues entre partisans de ce que l'on a appelé le *banking principle*, d'une part, et le *currency principle*, d'autre part.

Le premier système — celui de la Banque de France — fait reposer l'émission des billets non seulement sur une couverture en numéraire, mais sur des opérations de banque, c'est-à-dire d'escompte, susceptibles d'une extension pour ainsi dire illimitée. Le second, celui de la Banque d'Angleterre, fixe une certaine limite en deçà de laquelle il ne peut plus y avoir d'émission de billets que contre garantie équivalente de monnaie

métallique et de métal précieux. Enfin, la *Reichsbank*, ou *Banque de l'Empire d'Allemagne*, a adopté un système mixte : d'abord, elle est tenue d'avoir une encaisse au moins égale au tiers de sa circulation ; quant au reste, il doit être couvert par des effets de commerce à l'échéance de trois mois et portant la signature de deux personnes solvables au moins. Quand la circulation dépasse l'encaisse métallique, plus une certaine somme appelée *contingent*, — arbitrairement fixée par le Parlement, — la *Reichsbank* doit payer à l'Etat un impôt de 5 % sur l'excédent, ce qui l'incite évidemment à prendre des mesures pour éviter l'inflation.

Le système de la *Banque de France* présente le double avantage de la solidité et de l'élasticité ; ses billets ont pour gage, en effet, soit des monnaies métalliques ou des métaux précieux, soit des effets de commerce de premier ordre, car elle n'escampe de traitements que si elles sont revêtues de trois signatures et si leur échéance n'excède pas trois mois. La circulation est ainsi en proportion du nombre des traitements émis et suit la même courbe que l'activité commerciale du pays, pour la plus grande facilité des paiements.

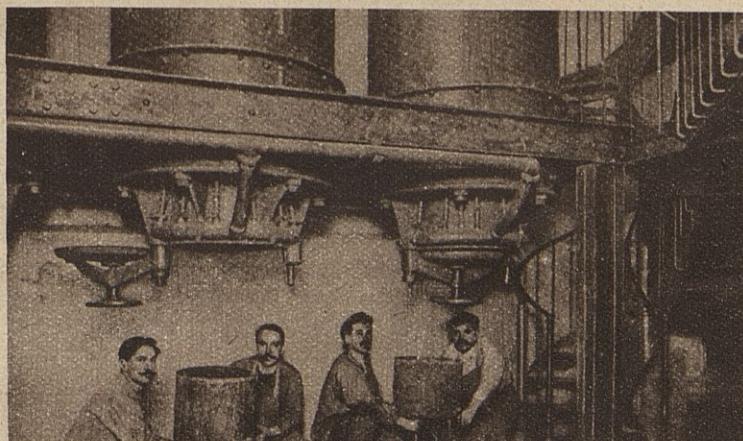
Le système anglais peut paraître plus solide, mais il a le défaut, quand une crise éclate, de ne pas permettre à la *Banque d'Angleterre*, dont la réserve de billets est vite épuisée, de venir au secours du marché dans une mesure égale au développement du commerce. On s'en était aperçu bien avant la dernière guerre, et l'acte de 1844, le fameux acte de Robert Peel, — qui établit les règles que nous venons de résumer, a dû être suspendu à plusieurs reprises. Aussi parle-t-on de le supprimer complètement et de le remplacer par un mécanisme d'émission souple comme le nôtre.

Il n'y a pas que l'Angleterre, d'ailleurs, qui ait dû suspendre pendant la guerre la charte de sa banque. Les règles du temps ordinaire, que nous venons de rappeler, ont été transgressées dans tous les pays belligérants. Les gouvernements ont eu des besoins énormes de moyens de paiement que l'emprunt ou l'impôt ne leur aurait procurés que difficilement ou avec beaucoup de retard. Elles ont demandé aux banques d'émission les avances dont elles avaient besoin, sous la forme de billets.

Et tout équilibre a été rompu entre l'encaisse et la circulation. C'est ainsi qu'en France pour 5.867 millions de numéraire il y a 35.655 millions de billets. En Angleterre, — où le système des paiements par chèques et virements est extrêmement développé, — l'encaisse est de 2.207 millions et la circulation de 2.028 millions. En Allemagne, l'encaisse est de 1.379 millions et la circulation de 35.615 millions.

Le crédit du billet de banque, dans ce cas, n'a plus pour garantie principale que le crédit de la nation elle-même, tout entière, ce qui peut enlever toute espèce d'inquiétude à son sujet, dans un pays riche et victorieux comme le nôtre, mais donne quelque apparence de raison aux économistes qui soutiennent que le gouvernement pourrait avoir économie à faire ses billets lui-même au lieu d'en concéder le privilège à un établissement privé.

Ce monopole, l'Etat se l'est réservé en Suède, en Bulgarie, en Finlande ; il existait également en Russie, même avant la révolution. Au contraire, il est concédé à des établissements privés, tels que la *Banque de France*, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, — où il y a pluralité de banques, toutes destinées, il est vrai, à être absorbées par la principale, dans un temps plus ou moins rapproché ; en Autriche-Hongrie, en Espagne, au Portugal, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Turquie, en Roumanie, au Japon, etc., où il y a une banque unique. Dans quelques rares pays le nombre des banques est illimité ; il suffit qu'elles se conforment aux prescriptions de la loi pour avoir le droit d'émettre des billets.



LES BOUCHES DE CHARGEMENT DES BILLETS A LA PARTIE SUPÉRIEURE DES FOURLS.

Il est certain que, dans des périodes comme celles que nous traversons, il n'y a pas de différence très grande entre le billet émis par l'Etat directement et le billet de banque à proprement parler. Il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de deux papiers-monnaies n'ayant pas seulement *cours légal*, c'est-à-dire que personne ne peut refuser d'accepter en paiement, mais *cours forcé*, c'est-à-dire que ni l'Etat ni la banque ne sont tenus de rembourser en numéraire.

Le second jouira toujours, cependant, d'une garantie supplémentaire sur le premier : celui d'être émis par des particuliers qui ont un intérêt personnel, direct, à ce que leur établissement ne soit pas acculé à la ruine ; et qui veilleront par conséquent avec beaucoup plus de soin qu'un gouvernement ne le ferait à ce qu'il y ait un frein à l'émission des billets de banque.

Nous en avons eu un exemple en avril dernier dans la résistance opposée par le conseil de la *Banque de France* à la dernière demande du

ministre des finances, M. Pallain, qui est un gouverneur habile et énergique, a donné indirectement au pays un avertissement qui a heureusement été pris en considération.

Le régime du cours forcé, sous lequel nous vivons, était inévitable après une guerre aussi terrible que celle que nous venons de subir, mais toute la politique de la nation — nous ne disons pas seulement du gouvernement — doit tendre à le faire disparaître au plus tôt, ce qui ne veut pas dire que nous y parviendrons d'ici de longues années. En 1870-1871, la France avait dû emprunter 1.500 millions à la Banque ; il lui a fallu sept ans pour revenir au régime normal. En 1797, au commencement des guerres napoléoniennes, la *Banque d'Angleterre* était entrée pour cinquante-deux jours, croyait-elle, dans le régime du cours forcé ; il lui fallut vingt-quatre ans pour en sortir.

Les conséquences de ce régime, qui provient, comme nous venons de l'expliquer, de la disproportion qu'il y a entre les billets de banque et le numéraire, — ce que l'on nomme l'*inflation monétaire*, dans un jargon que personne ne parlait il y a quelques années, mais que tout le monde comprend maintenant, — c'est, pour nous en tenir à celles qui ont le plus d'influence sur le cours normal de notre existence, la dépréciation de la monnaie de papier et l'augmentation dans une proportion parallèle du coût de la vie.

Sous le Directoire, la dépréciation des assignats était devenue telle



LES CYLINDRES D'INCINÉRATION AU BAS DESQUELS ON REÇUEILLE LA CENDRE DES BILLETS.

que leur fabrication ne pouvait pas être aussi rapide que la dépense. En effet, ainsi que le disait Vedier, « la fabrication ne s'élevait qu'à 60 ou 70 millions par jour et l'on dépensait de 80 à 90 millions ». Cela s'explique aisément. Moins les assignats avaient de valeur, et plus il en fallait ; plus l'on en faisait, et plus leur valeur baissait. On en créa tant qu'à la fin ils ne valurent plus rien.

Le papier-monnaie russe, sous le régime bolcheviste, a subi une dépréciation aussi formidable. Ils ont même cessé d'avoir de la valeur dans la circulation courante, depuis que pour arriver à en fabriquer en quantité suffisante le gouvernement les imprime sur des machines du type le plus simple. Un grand nombre de billets de 20 et de 10 roubles, petits morceaux de papier de 4 centimètres sur 5, n'ont ni date ni signature... et portent le même numéro.

Aussi, les ouvriers ont-ils beau en recevoir des liasses en paiement : c'est comme s'ils n'avaient rien, car les paysans ne veulent céder les produits du sol que contre des objets manufacturés. C'est le retour au régime du troc.

La révolution avait amené la même situation au Mexique. Huerta avait puisé dans la caisse des banques d'émission et les avait autorisées à émettre des billets sans aucune espèce de couverture. Pour préserver ces établissements d'un « run », c'est-à-dire d'une ruée du public à leurs guichets, il avait inventé de décréter des jours fériés, qui duraient des semaines et des mois, pendant lesquels les banques étaient dispensées de tout remboursement. Plus tard, il décréta le cours forcé.

Son successeur, Carranza, a remis de l'ordre dans les finances par un moyen radical. Il a décidé, purement et simplement, que tous les billets émis avant son arrivée au pouvoir n'auraient plus de valeur.

On voit par ces exemples avec quel soin les gouvernements doivent surveiller leur circulation fiduciaire s'ils veulent la conserver saine. Les particuliers peuvent, chacun dans la mesure de leurs moyens, venir au secours des pouvoirs publics dans leur lutte contre l'inflation monétaire, en faisant la plus grande économie possible de numéraire dans leurs transactions ; en payant par chèques et par virements, pour qu'il n'y ait qu'à déplacer des différences ; surtout en évitant de théâtraliser des billets de banque, et en plaçant en rentes ou en bons de la Défense nationale tout l'argent dont ils n'ont pas un besoin immédiat.

Que l'on conserve de l'or, ce n'est pas patriotique dans le temps d'épreuve que le pays vient de traverser, mais cela n'est pas dépourvu de logique, il faut l'avouer ; car l'or n'a pas seulement qu'une valeur de convention. Mais vraiment ce ne peut être que par manque de réflexion que des particuliers conservent chez eux des billets de banque qui n'ont sur le papier d'Etat, rentes ou bons, que la garantie supplémentaire, dont nous avons parlé, du crédit personnel de la *Banque de France*, mais qui ne rapportent pas l'intérêt élevé des bons et obligations de la Défense nationale.

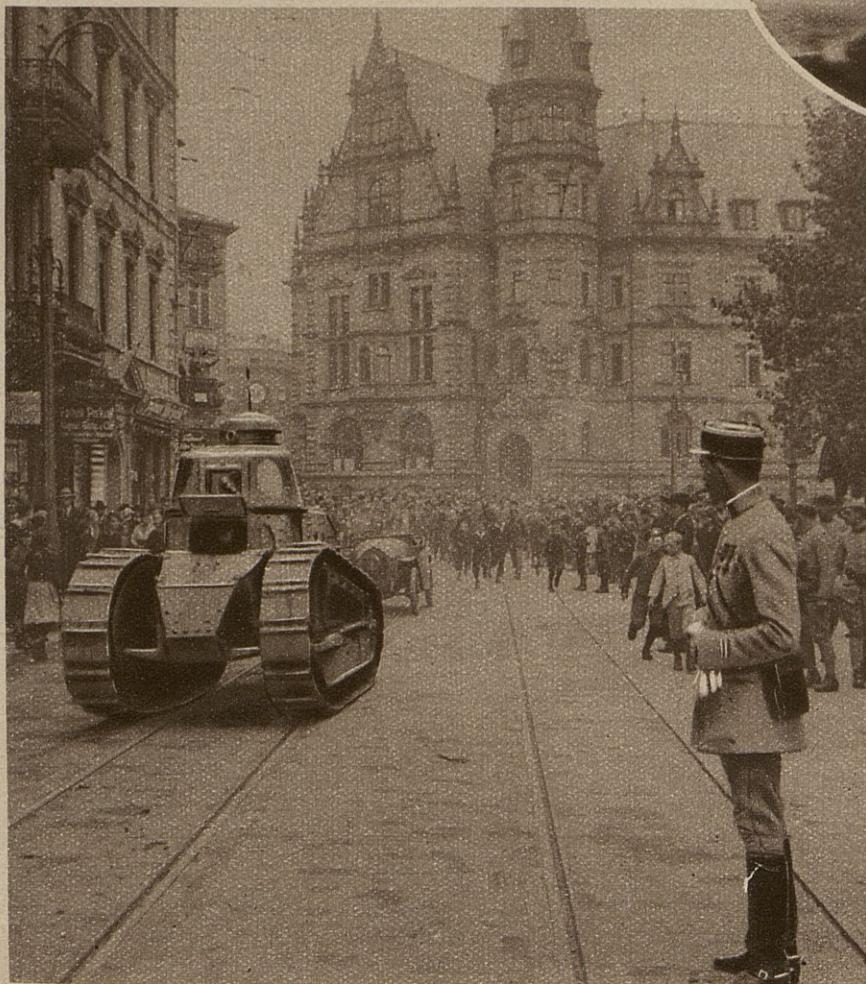
Au surplus, la *Banque de France* elle-même est la première à souhaiter cette transformation de ses billets pour revenir à une circulation normale et c'est un devoir pour tous les Français, soucieux de l'avenir du pays, que de répondre à ses désirs.

JEAN CAROLLES.

LE MARÉCHAL JOFFRE VISITE L'ALLEMAGNE OCCUPÉE



Le maréchal, dès qu'il sortait, était entouré de généraux et d'officiers français et alliés qui lui faisaient un cortège bénévole. Il s'arrêtait volontiers pour parler à des poilus.



Le maréchal Joffre est allé ces jours-ci rendre visite, en Allemagne occupée, au général Mangin, dont il a été l'hôte pendant quelques jours à Wiesbaden. Les troupes ont manifesté, par leur attitude, l'attachement sincère qu'elles ont gardé pour le « grand-père ». Ici, le maréchal parcourt Mayence à pied. A gauche, la population est accourue sur le passage de son auto, précédée d'un tank. Dans le médaillon, c'est l'arrivée du maréchal à Mayence.

UN AUTEUR DRAMATIQUE CHEZ LES GRÉVISTES DES SPECTACLES



La grève du personnel syndiqué des spectacles a été marquée par des incidents caractéristiques. Les artistes syndiqués refusant avec intransigeance aux non-syndiqués le droit de monter sur les planches à Paris, et les directeurs entendant rester maîtres d'engager qui leur plait, il y a eu quelques bouscules, assez graves, entre artistes libres et syndiqués. Les auteurs et compositeurs eux-mêmes ont voulu prendre part aux débats, car ils veulent garder le droit de choisir leurs interprètes. A une réunion qui a eu lieu le 28 septembre, rue de la Grange-aux-Belles, M. Henri Bernstein demanda la parole pour exposer son point de vue d'auteur dans le conflit. Le voici, parlant à la tribune. Aux fauteuils présidiaux sont, de gauche à droite, MM. de Brajard, Dranem, qui préside, et Chameroi; la crise n'avait pas encore reçu de solution le 3 octobre.



ECHOS



D'OU VIENT LE TABAC ?

D'OU est originaire cette plante dont la fortune a été et reste si grande, et dont la feuille est fumée, chiquée, prisée dans le monde entier ?

C'est de l'Amérique. Avant la découverte de l'Amérique, quatre parties du monde ignoraient le tabac, ses agréments et aussi ses inconvénients. Beaucoup penseront sans doute qu'à cette époque la vie avait moins d'agrément que maintenant.



Quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique, il vit que les indigènes fumaient. Ceux-ci avaient des pipes ; ils fumaient aussi des cigares, mâchaient les feuilles de tabac...

Les usages variaient, du reste. Dans l'Amérique du Sud on prisait ou on chiquait, sauf dans l'Uruguay, le Paraguay et La Plata, où on ne faisait nul usage du tabac. Dans l'Amérique du Nord, de Panama jusqu'au Canada, on fumait. Et l'usage était ancien : on trouva des pipes dans les tombes des anciens Aztèques au Mexique et dans les terres funéraires aux Etats-Unis.

Le tabac fut donc importé en Europe après la découverte de l'Amérique. Et il gagna vite les autres parties du monde. En Asie, on fumait déjà, mais non du tabac : des herbes narcotiques diverses. Maintenant, et depuis beau jour, on fume partout le tabac, du pôle à l'équateur. Et le nombre des fumeurs s'accroît, au profit des budgets, grâce à l'Amérique.

6.353.233 AUTOS !

UN peu de statistique.

Aux Etats-Unis, pendant la période 1916-1918, le nombre des véhicules automobiles s'est augmenté de 2 millions 1/2.

Si bien qu'à la date du 1^{er} juillet dernier on a calculé que, dans l'ensemble des 48 Etats confédérés, circulaient 6.353.233 autos de tous genres !

Or, recensée également à la date du 1^{er} juillet, la population globale des Etats-Unis se chiffre par 105.186.107 habitants.

Ce qui donne la moyenne prodigieuse de : un véhicule par 19 habitants !

Cette moyenne générale est dépassée d'ailleurs, en ce qui le concerne, par l'Etat de Nebraska, qui détient un véritable record : pour 1.296.877 habitants, on y a recensé 183.000 véhicules...

Soit une auto par 7 habitants !

STENDHAL ET LA VIE CHÈRE

DANS son livre célèbre : *De l'Amour*, Stendhal déplore que l'éducation donnée aux femmes soit de nature à développer insuffisamment leur intellectualité...

Stendhal est mort en 1842.

Depuis, bien des améliorations ont été réalisées dans l'ordre d'idées qu'il indiquait.

Mais, sur d'autres points, malheureusement, le Progrès a marché à rebrousse-poil !

Car, voulant marquer qu'à l'époque où il vivait les femmes, à son avis, se cantonnaient trop exclusivement dans les préoccupations domestiques, Stendhal écrivait :

« Cachées dans la solitude de leur ménage, le grand livre de la vie et de la nécessité reste fermé pour elles : elles dépensent toujours de la même manière, en discutant un compte avec leur cuisinière, les trois louis que leur mari leur donne tous les lundis. »

D'où il appert qu'au temps bienheureux de Stendhal un ménage vivait confortablement, avec « trois louis » par semaine !

C'est à ne pas y croire, actuellement... au prix où est le beurre !

Trois louis !!! C'était l'âge d'or !

Et maintenant, hélas ! nous sommes à l'âge — ruineux, oh combien ! — du papier-monnaie !



A PROPOS DE LA QUESTION DU CHANGE

LE maréchal Joffre, comme on sait, n'est pas bavard. Il n'aime point les palabres, et les grands discours ne sont nullement son fait.

Donc, l'illustre homme de guerre, qui signa l'ordre du jour fameux de la bataille de la Marne, parle peu.

Mais quand il parle, il parle bien.

En voici une nouvelle preuve.

Récemment, on discutait devant lui l'angoissante question du change : on s'affligeait de la baisse fâcheuse de notre « franc », en face de la marche ascendante suivie par les valeurs du dollar et de la livre.

Incisif sous un air de bonhomie habituel, le maréchal observa, simplement :

— Cependant, durant la guerre, entre alliés, le sang était au pair...

Cette brève réflexion prêterait à de longs commentaires...

Mais ils se présenteront d'eux-mêmes à l'esprit avisé de nos lecteurs...

Et nous nous en tiendrons ici au laconisme, si suggestif, du maréchal.

AU PAYS DE FRANCE

GARE LA BOMBE !

APRÈS avoir assisté, pendant la guerre qui vient de s'achever, à la mise en œuvre des engins de destruction les plus effroyables, on s'estimait en droit de croire qu'ils réalisaient le « dernier cri » de la barbarie scientifique.

Eh ! bien, non... Si la guerre s'était prolongée, nous en aurions vu bien d'autres ! Nous aurions vu, notamment, se suspendre au-dessus de nos têtes une menace « organisée et consciente » : celle de la « bombe-avion », mystérieusement pilotée par les ondes hertzienne...

Ecoutez les révélations que vient de faire un constructeur hollandais qui, au cours de la campagne, fabriqua des avions pour le compte de l'Allemagne :

— Si la guerre avait duré plus longtemps, dit-il, nous aurions fait des canons à longue portée une arme aussi désuète que les flèches moyenâgeuses...

Quelle belle chose que le Progrès, n'est-ce pas, quand il se trouve conçu de la sorte !

— En 1916, continue le constructeur, le haut commandement allemand me demanda si je pouvais construire un appareil exclusivement bon marché, capable de voler pendant quatre heures environ, et qui devait être dirigé en l'air au moyen d'ondes hertzienne. Les Allemands avaient l'intention de charger chacun de ces aéroplanes d'une immense bombe et de l'expéder ainsi par les airs en confiant la direction à un aviateur monté sur un autre appareil : celui-ci aurait dirigé tous ces aéroplanes sans pilote, comme un berger dirige un troupeau de moutons. L'aviateur aurait pu, à volonté, faire descendre ces appareils à l'endroit choisi par lui. J'étais prêt à en construire de grandes quantités — mais la fin de la guerre arriva...

Heureusement !... Soyons, une fois de plus, reconnaissants à nos héroïques poilus et à leurs admirables chefs d'avoir su hâter la victoire !

N'en restons pas moins persuadés que, même après la signature de la paix, le perfectionnement guerrier de l'aviation demeure la hantise chère aux « revanchards » d'Allemagne. L'autre jour, à Berlin, le général Vollbrecht dévoila, dans une réunion, une thèse dont voici la substance :

— C'est dans le domaine de l'aviation que le contrôle ennemi sera le moins gênant : fabriquons donc, en quantité, des avions civils, d'un type aussi voisin que possible du modèle militaire, la transformation des appareils civils en appareils militaires devant pouvoir se faire en quelques heures...

Telle est l'arrière-pensée allemande... Nous voilà prévenus.

« ROSSERIES »... PARLEMENTAIRES

L'AUTRE jour, dans les couloirs de la Chambre, on faisait la critique du discours que venait de prononcer un de nos ministres — dont nous tairons le nom, avec la discréction qui nous est habituelle.

Ces propos s'échangeaient :

— Peuh !... pas fameuse cette élucubration !

— Mais non ! mais non !... vous exagérez... Evidemment, la voix était mauvaise, et, par instants, on distinguait à peine les paroles de l'orateur... N'empêche qu'il y a eu, dans son discours, d'excellents passages...

— Hélas ! ce sont précisément ceux qu'on n'a point entendus !

UNE HISTOIRE QUI VOUS... DÉFRISE !

À NEW-YORK vient de mourir une négresse, M^rs Walker, qui, simple femme de ménage à ses débuts, avait acquis une immense fortune à la suite de circonstances véritablement peu banales.

Aux Etats-Unis, où le principe de l'égalité des races n'est pas précisément en honneur, les nègres, paraît-il, s'afflagent d'avoir des cheveux crépus : ils voient dans cette particularité une marque de servitude... Et ils rêvent, *in petto*, d'avoir le cheveu « rectiligne » du gentleman blanc...

— Ah ! se dit un beau jour M^rs Walker, si je pouvais trouver un moyen qui permettait la réalisation de ce rêve !

Hantée par cette idée saugrenue, elle s'applaqua, avec une ténacité indomptable, à découvrir un procédé susceptible de « défriser » les cheveux des nègres.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle finit par réussir ! Elle inventa un elixir susceptible de « défriser » les têtes les plus crépues !

La drogue eut un succès fou...

Aussi M^rs Walker est-elle morte archimillionnaire !

UN CRI VAGUE... DE PARESSE !

ON parle beaucoup de la « vague de paresse » qui, en ce moment, un peu partout, déferle sur le monde.

Il semble bien que ce soit cette « vague » qui ait inspiré la réplique magistrale qu'on va lire et dont nous garantissons la rigoureuse authenticité.

La scène se passe dans un restaurant.

Obséquieux, le garçon demande à un client, dont le repas se termine :

— Et avec ça, monsieur, une tasse de café ?

— Du café ?... Ah ! non, par exemple ! Je n'en prends plus !

— ???

— Ça m'empêche de dormir en travaillant ! Magnifique !

PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

— La victoire est venue... Il faut maintenant la mettre en œuvre. Quand on vous dira : « La France est perdue », répondez tous : « Non ! la France est sauve ! » Il dépend de vous qu'il en soit ainsi. Il faut d'abord que nous gardions entre nous l'union, sans épithète : l'union, sans aucune arrière-pensée politique... Tout peuple vit sur un fonds d'union irréductible qui fait de lui une nation. Ce fonds irréductible, pour nous, c'est l'intérêt de la France. Nos soldats démolis sont au travail. Ils nous ont rendu la jeune espérance française. Sur un signe de vous, qu'elle reprenne son vol aux cimes de la destinée !

(M. CLEMENCEAU, devant la Chambre.)



LE CAPITAINE HOURLON

par George Auriol

Le capitaine Hourlon est un sire fantasque. — Il n'a cure d'épousseter — la poudre qui ternit son harnois de châtaigne — et pareillement il dédaigne — d'abriter — ses yeux de jais sous l'auvent de son casque.

Le capitaine Hourlon en guerre ne va pas... — Où donc s'en va-t-il de ce pas — deux penons éployés en marge de son casque ?

Ivre de rondes enfantines — et de l'odeur traînante encore des aubépines, — il se hâte, clochant un peu — d'aller féliciter l'attardé crépuscule — qui retient au-dessus des champs — les flammes du soleil couchant — et si bienveillamment recule — l'heure du couvre-feu.

Ayant, depuis le matin, banqueté — brouté, baffré sans s'arrêter, — sinon pour somnoler comme un bétisseur, — il s'éveille avec le serein, — distend ses reins, — ouvre l'étui de ses élytres, — et déferle d'un coup ses ailes transparentes...

Et le voilà, piquant, virant et titubant — le long des sentes — et cinglant comme un fou — vers les havres de Chien-et-Loup.

Gentilhomme rural, balourd et magnifique — il est le chef de la milice pacifique — des longs jours. — Il vole au son de son propre tambour :

Hourlon ! Hourlon !

Ainsi l'appelle-t-on — de la rive picarde aux dunes de l'Artois.

En Parisis, dans le Valois, — la Goële, le Hurepoix — et bien ailleurs aussi, ma foi — le capitaine Hourlon répond — au nom folâtre d'Hanneton.

C'est un drille entre tous fêté. — Sitôt qu'il entre — dans l'antichambre de l'Eté, — le Soleil applaudit, mirant son ventre — où de baroques armoiries — s'étalent par chaque côté :

Triangles anormaux — mi-partis blancs et noirs, ainsi que dominos — sur les tables des brasseries.

Petite gent — à cotrons courts et culottes mal agrafées, — si j'en crois ce que vous chantez vers la Saint-Jean, — c'est lui, le vrai filleul des Fées.

Il appartient au monde merveilleux — où les aieux — vont à l'école — cependant que sur la bruyère — leur descendance caracole. — Lunatique univers — qui, dans sa folle humeur, — a fait d'un humble ver — un allumeur — de réverbères.

Dans le fouillis mystérieux des haies, — sur les cimes de la futaie, — où par la main de Dieu son couvert fut dressé, — le capitaine Hourlon, jamais pressé, — flâne, jouant des mandibules

Si quelque ami vient à passer, — le silphe, le ciron ou bien le charençon — ce tapir minuscule, — le puceron, aux yeux desquels il est énorme, — condescendant, mais bon garçon, — il les salue avec ses cornes.

Quant au vieillard féro de la chose scolaire — Hanneton, dis-je, le grand-père, — le chaos et l'obscurité font sa joie.

Tâtant du val et de la falaise et du mont — ou du gouffre, indifféremment — au fond d'un pupitre il tournoie.

Il chevauche Burnouf, escalade Lhomond, — à l'ombre de Virgile établit sa litière, — et du père Noël il se prétend — comme Chapsal le partenaire.

Pour les périls, il n'a que dédain et se targue — d'aimer assez les tremblements de terre : — « Advienne que pourra ! »

Cette devise en bandoulière — De Charybde en Scylla — il court grand largue, — roule, tangue, chavire, et cætera.

S'il fait naufrage, il se renfloue — et quand il est las, il s'échoue — entre les pieds massifs de Quicherat.

Aux boîtes de Blanzy-Poure attelé — ou sur un porte-plume ficelé, — il se montre aussi bon limonier qu'acrobate :

Adextre, il fait le moulinet avec sa latte — jet traîne son fardeau de façon méritoire. — Ses tours finis, ou son charroi, — (nécessité n'a pas de loi) — faute de citerne ou cours d'eau, — c'est dans l'encrier qu'il va boire.

Parfois, pourtant, — fatigué de l'étude et des péruples — et des aventures multiples, — le



soir, à l'angelus tintant, — le vieil Hanneton sent renaître — son amour pour la liberté, — et poindre dans son être, — avecque le dégoût de la pédagogie, — la nostalgie — des arbres qui jadis l'ont abrité.

Trânant encore la bricole — dont son tyran l'avait emberlificoté, — au serpent il emprunte sa ductilité, — pour se glisser furtivement hors de l'école.

Sarrant, à pas de ver, du sinistre domaine — où misérablement il végétait comme Jonas — dans le ventre de la baleine, — il se blottit loin des regards de Thucydide... — Et, dès que l'école se vide, — il s'enfuit par le vasistas.



De sa hune feuillue, — le capitaine Hourlon qui n'a pas la berlue — est premier à l'apercevoir. — Et sur-le-champ, Hourlon le fils dans l'air du soir — sonne le ralliement de toute la famille : « Holà ! Holà ! — Branle-bas de gala ! — En haut les filles ! »

La table est mise en un clin d'œil — et pour que décentement l'aœul puisse s'asseoir — au creux de la charmille — l'équipée des marmots amène son fauteuil.

« Bénissez-nous, Seigneur, et bénissez — la végétale croûte — qu'il vous a plu de faire et verdir et pousser — pour nos estomacs apaiser. »

La chère étant inépuisable, aucune noise — et, quand tout le monde est repu, — les propos rompus — s'entrecroisent :



« Malgré cette captivité, — trouvez-vous pas ? — le grand-père a bien profité : — Quelle belle mine il nous a ! — Quel œil et quel teint éclatants ! »

« — Pourtant, en guise d'herbe — il n'eut guère à se mettre sous la dent — que les feuilles acerbes — de La Bruyère et de Malherbe... »

— Evidemment, évidemment. »

— Songez à ce qu'il a souffert — en traversant le grand désert ! — Après le biscuit sec, le pain rassis : — il a connu l'abstinence et le jeûne, — quand il bourlinguait de concert — avec le jeune — Anacharsis ! »

— Bien loin d'entamer son entrain, — les vents contraires — et les malices du Destin — lui furent comme un vulnéraire. — N'est-ce pas extraordinaire ? »

— C'est inouï. — Pour moi, je donnerais de bon cœur, aujourd'hui, — la moitié de mon apanage — si j'étais sûr d'atteindre son grand âge — en restant vaillant comme lui. »

— Evidemment, évidemment. »



A ces mots, le vieillard cligne de l'œil — et, sur le seuil vident — son fin calumet de tilleul :

« Ce qui, dit-il, hochant la tête — vous semble surprenant, — ne l'est guère, mes chers enfants. — Ce que je suis vous le serez comme je fus ce que vous êtes.

« Souvenir m'est resté du temps, encor bien proche, — où j'arboraient les trois galons de capitaine. — Hourlon ! hourlon ! — J'avais en poche — bon brevet de docteur ès prétentaine.

« Un fil à la patte lié — je conduisais les écoliers — en farandole. — Puis rompant brusquement cette fragile amarre, — d'une socque perdue au mitan de la mare, — je me faisais une gondole.

« Chardon volant, je m'accrochais — au chignon roux d'une bergère, — et, dans l'église pénétrant, — chaque nonne j'effarouchais, — cognant, ruant, tambourinant — dessous les cornettes légères.

« Le crapaud solitaire — et le noir scarabée — qui vole à ras de terre — m'admiraient bouche bée, — quand dans le soir vermeil — et par le vent porté, — je m'élevais pour assister — au petit coucher du soleil.

« Et c'est pour me ramentervoir — ce joli passé révolu — que je suis revenu — vous voir. »

Hourlon ! Hourlon ! — Hanneton, vole ! Hanneton ! — ton grand-père est à l'école — dit une enfantine chanson.

« Oui, poursuivit le patriarche — chacun de nous sur les talons de l'autre marche.

« Courir avant, sur nos pas revenir — voilà ce qui nous meut. — Après le caveau noir, le grand ciel bleu — nous impose son souvenir.

« Hourlon je fus, Hanneton suis. — A cette école que je fuis — par le bel éther attiré — à cette école vous irez, — avides comme moi de chaos et de nuit.

« Car si l'amer regret des forêts souveraines — m'est venu troubler en prison — mémoire vous viendra en sa saison — de votre enfance souterraine.

« Vous vous rappellerez votre premier chapitre — alors que, sans antennes, sans élytres — dans l'immonde terreau, vers blancs, vous croupissiez, — honnis de tous les jardiniers.

« ... Comme la loutre qui, la tirant par les pieds, — surprend au fil de l'eau la bécassine — larves perfides vous alliez — du fraisier dévorant l'innocente racine...

« Parfois, voyant languir un tantinet — son plant de réseda — Mimi Pinson vous devinait — au sein de sa potiche...

« Aussitôt vous étiez tirés de votre niche — et réduits *a quia* ; — terrassés et tués dans le même moment ! — Ainsi, m'a-t-on conté, mon oncle décéda — qui jamais ne connaît les feux de l'Occident.

« Oui, mes amis, vous subirez la même loi — que moi.

« Ayant goûté du vert séjour des frondaisons, — de l'air léger et des tournois, — vous serez ressaisis par le désir sournois — de la prison.

« Science austère, jeux frivoles — tour à tour vous posséderont. — Aux doigts du sort, pauvres totos, — Hourlons, vous serez Hannetons, — (Hanneton, vole, vole, vole !) — et comme vos tayons — vous irez à l'école.

« Et vous grignoterez les racines cubiques. — ainsi que celles de la fraise — les rhizomes latins et grecs, — à grand soin conservés au sec — pour garder son éclat magique — à la noble langue française.

« Vous servirez de cible — aux flèches du cornac — de tout bon almanach, — et les grands maîtres du prétoire — vous ayant déclarés « nuisibles » — feront votre réquisitoire :

« Après avoir, étant au maillot, dévasté — les plates-bandes de la fraise, — devenus grands, vous molestez — l'orme, le chêne et le mélèze. — Il n'est fleur, arbrisseau, légume — source de sucre ou d'amertume, — à l'abri de votre appétit. — Tout végétal par vous pâtit, — du sycomore au brin de thym... »

« Vous êtes le fléau des Bois et des Jardins ! »

« L'exacte vérité en ces mots est incluse — non moins que la bêtise au cerveau de la buse.

« Mais que faire à cela, — si le Seigneur tels vous créa ? — A son ordre s'oppose-t-on ? — Rebrousse-t-on le poil de l'aiguillon ? — Non, cent fois non !

« Alors, Hourlon ! Hourlon ! — Hanneton, vole ! — Ton grand-père est à l'école... »



Gens de Paris et des verdoyantes provinces, — rustres, manants, bourgeois et princes, — pensez-vous pas qu'en enseignant ses hoirs, — ce vétéran nous distribue avec largesse — la fleur de sa précieuse sagesse ?

Rien de meilleur ne pourrait nous échoir. — Profitons de l'amour qu'il nous témoigne — et, sans surseoir, — rallions-le pour battre la campagne.

A l'hôtel de notre Hétraie — viens donc, ami, t'installer sans façon. — Fais-y ton pain de henneton, — sans t'inquiéter de monnaie.

Pour dire la vérité vraie, — nous ne saurions sous ces ombrages nous asseoir, — pétuner, divaguer, et folâtrer à l'aise — si tu n'y voltigeais par les longs soirs.

Quant à la Fraise, — serions-nous pas outrecuidants — de te reprocher cette dent — dont tu vins, jadis, l'assaillir — puisque c'est toi, précisément — qui nous apprends à la cueillir ?

GEORGE AURIOL.

LONDRES PENDANT LA GRÈVE DES CHEMINOTS



Par cette grève, la physionomie de Londres a été, plusieurs jours durant, complètement bouleversée. Voici, en haut de la page, un meeting de grévistes immobilisant un tramway. Au-dessous, à côté de voyageurs qui prennent d'assaut un tramway, on voit deux cheminots, commissaires de la grève, porteurs de leur insigne. Ici, ce sont des passagers débarqués de l'« Aquitania » chargeant eux-mêmes leurs bagages sur une auto ; et les employés qui se rendaient à pied à leur travail.

LES ESSAIS D'UN NOUVEL AÉROBUS GÉANT



L'aviateur Sadi Lecointe, dont voici la photographie, a essayé le 2 octobre, à Buc, ce nouvel aérobus, construit par Blériot, et dont les quatre moteurs ont ensemble la force de 1.000 HP. Il peut porter 28 passagers. On voit, en haut de la page, au pied de ce géant, ces deux pygmées que sont les glorieux avions de chasse de Fonck et de Nungesser. Au-dessous, ce sont : l'aérobus en son premier vol, ses quatre moteurs et son immense nacelle.

CRÈME TEINDELYS

donne un teint de lys

La Crème Teindelys, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la Crème Teindelys est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil; son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqûres d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La Crème Teindelys donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

Crème Teindelys, le pot. 5 fr. 50 F^{co} 6 fr.

Pot ou tube d'essai... 2 fr. 75 — 3 fr.

Poudre Teindelys, blanche, chair, rachel

clair, rachel foncé,

rose naturel, rose

pour brune, le pot. 4 fr. 40 — 5 fr.

Bain Teindelys. 3 fr. 30 — 4 fr.

Eau Teindelys. 8 fr. 80 — 11 fr.

Lait Teindelys. 11 fr. » — 13 fr.

Savon Teindelys. 4 fr. 40 — 5 fr.

Fards (toutes teintes). 4 fr. 40 — 5 fr.



TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

ARYS

3, Rue de la Paix
PARIS

Un Jour viendra

Le flacon Lalique : F^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

Ambre vermeil — En fermant les yeux

Le flacon Lalique : F^{co} 66 fr.

BOUQUETS :

Parlez-lui de moi — Premier Oui

Rose sans fin

L'Anneau merveilleux

L'Amour dans le cœur

Le flacon Lalique : F^{co} 38 fr. 50

Pour tous parfums :

Le flacon série : F^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

EXTRAITS :

Œillet, Rose, Mimosa, Violette

Jasmin, Cyclamen, Lilas

Muguet, Chypre

Iris, Héliotrope

F^{co} 25 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 13 fr. 50

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande
accompagnée de
0 fr. 75.
en timbres-poste



EN VENTE :

Dans le Hall : 6, boulevard
Poissonnière, Paris

et sur demande

chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919

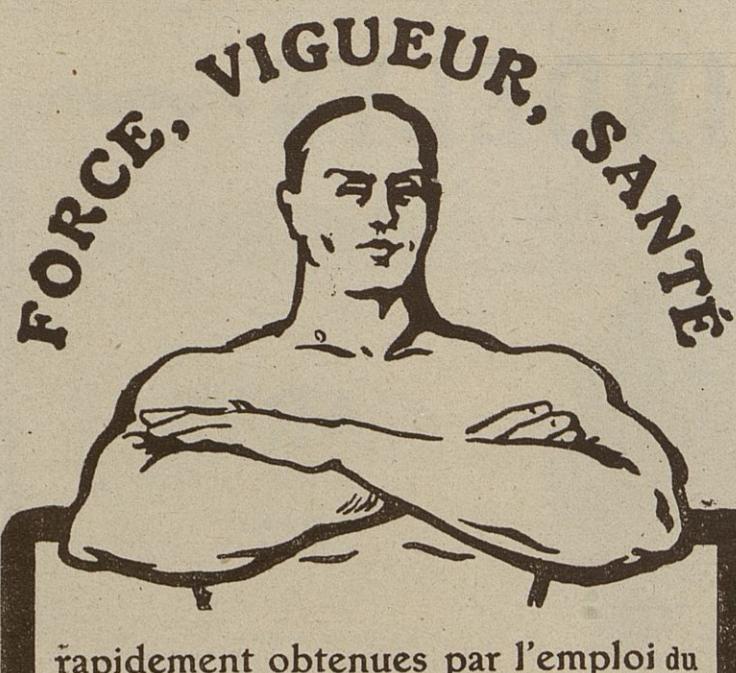
Éditée par "LE MATIN"



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50×65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.



rapidement obtenues par l'emploi du

VIN de VIAL

Son heureuse composition en fait le plus puissant des toniques. Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et aux personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

POUR CONSTRUIRE SA MAISON

CONSTRUCTIONS RAPIDES 25, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE PARIS
EN CIMENT ARME
LES MAINS PRÉPAREES EN 2 MOIS

L'HABITATION

On n'imité pas l'inimitable
Rasoir de sûreté
APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle. Paris



Chenil Français
CHIENS POLICIERS et de luxe toutes races
Expéditions de tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28×36 reliés toile, titre et impression blancs

TOME I. Août 1914 à Mai 1915
TOME II. Juin 1915 à Novembre 1915
TOME III. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV. Juin 1916 à Novembre 1916
TOME V. Décembre 1916 à Mai 1917
TOME VI. Juin 1917 à Novembre 1917

Prix de chaque volume : 11 francs

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE", 6, boul^d Poissonnière, Paris

Buste du Maréchal Foch



Copie demi-grandeur du buste par Auguste MAILLARD.

En vente dans les bureaux du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris au prix de 15 fr. — Fco domicile: Paris, 18 fr. 50; Départ., 19 fr. 50.

CURE D'AUTOMNE

Nous rappelons aux nombreuses personnes qui ont fait usage de la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY que ce précieux remède doit être employé pendant six semaines au moment de l'**Automne** pour éviter les réchutes. Il est, en effet, préférable de prévenir la maladie que d'attendre qu'elle soit déclarée.

Cette **CURE D'AUTOMNE** se fait volontiers par toutes les personnes qui ont déjà employé la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY; elles savent que le remède est tout à fait inoffensif, tout en étant très efficace, car il est préparé uniquement avec des plantes dont les poisons sont rigoureusement exclus.

Tout le monde sait que la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

guérit sans poisons ni opérations les Malaises particuliers à la femme, depuis la **FORMATION** jusqu'au **RETOUR D'ÂGE**, les Maladies intérieures, les Varices, Hémorroïdes, Phlébites, les divers Troubles de la Circulation du Sang, les Maladies des Nerfs de l'Estomac et de l'Intestin, la Faiblesse, la Neurasthénie, etc., etc.



La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr.; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Il est bon de faire chaque jour usage de l'**HYGIÉNITINE DES DAMES**, la boîte, 2 fr. 25; franco poste, 2 fr. 60.
(Ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt.)

(Notice contenant renseignements gratis.)

DOORN, FUTURE RÉSIDENCE DE L'EX-KAISER



Guillaume a acheté à Amerongen le château de Doorn, dont nous donnons ici une vue ; il a, dit-il, l'intention d'y finir ses jours. Il compte sans le conseil de guerre. Le déménagement est commencé : voici les voitures qui y sont employées et les premiers colis envoyés à la nouvelle résidence. Un des déménageurs, qui s'est mis la tête en bas pour faire une farce au photographe, ne se doutait pas que dans cette posture il symbolisait la situation de son client.



GUS BOPA



AMATEURS DE CASINO

- Hein ! est-il fort !! il ne regarde même pas son violon !
- Croyez-vous qu'il saurait lâcher les mains aussi ?